

• **Octobre 2021 • Numéro 189** •

La Gauche : Sondages, projets, programmes, cuisine et tambouilles

Edito : La Gauche : sondages, programmes, projets, cuisine et tambouilles

*Par Jean-Luc Gonneau.*

*Les périodes préélectorales sont, c’est bien connu, pain béni pour les officines de sondages. Comme dans toutes les professions, ces officines offrent des services de qualités variables, plus ou moins sérieuses. Il convient donc, un, de vérifier la validité de leurs méthodologies, exercice souvent compliqué par une certaine opacité, deux, de se souvenir qu’ils ne constituent qu’une photographie, d’une netteté relative, de l’état de l’opinion sur un sujet plus ou moins précis (il s’agit bien d’une opinion, pas forcément du résultat d’une réflexion) à un instant t, trois, en conséquence, que leur valeur prédictive est très faible. Faut-il les négliger ? Quoiqu’ils en disent, nos politiciens y prêtent beaucoup d’attention, et parfois même, comme le montre un procès en cours, particulièrement friands, voire sujets à l’addiction. Et pour nous, bon peuple, ils constituent, consciemment ou non, un élément, parmi d’autres, nous orienter nos sympathies, nos opinions où nos votes : un sondage décrivant un état de l’opinion contribue à forger l’opinion. Comme l’expliquait un professeur des écoles (on ne dit plus instituteur, mais on est toujours - mal – payé) : si je fais un sondage auprès de mes élèves pour savoir combien font 6x8 et que 60% répondent 54, et 40% 48, et que je refais ce sondage quelques instants plus tard, il est probable que la réponse 54 gagne quelques points. Mais bon peuple averti, nous prenons quand même en compte les sondages, avec le maximum de précautions possible.*

*Un récent sondage destinés aux électeurs se situant «à gauche», sans que l’on sache trop où commence ou finit «la gauche», établit que deux tiers des sondés souhaite, pour l’élection présidentielle, une candidature unique de la gauche : bel élan unitaire. Et à peu près la même proportion estime qu’elle n’aura pas lieu, soit, a priori, le tiers qui ne la souhaite pas plus la moitié de ceux qui la souhaite. Des résultats qui apparaissent cohérents avec les plus récentes déclarations des sept candidats (liste non close) étiquetés à gauche. Le sondage demande aussi quel serait le candidat ou la candidate qu’ils choisiraient pour représenter l’ensemble de la gauche. Jean-Luc Mélenchon (25%) distance de dix points Anne Hidalgo ou Yannick Jadot, de quinze Arnaud Montebourg, de vingt Fabien Roussel, et de plus encore Philippe Poutou et Nathalie Arthaud. 25% des sondés ne se prononcent pas sur un nom (n’importe lequel, disent-ils). Résultats clairs. Mais Ipsos ajoute un élément : la compatibilité des propositions des candidats entre eux. Et de faire apparaître que Jean-Luc Mélenchon est moins compatible que les autres. Il est vrai que la teneur de ses discours sur l’union de la gauche n’est pas enthousiasmante. Mais la teneur des discours des autres sur leur compatibilité avec Mélenchon ne l’est pas plus. Et Ipsos de suggérer alors que «par exemple» les scores dans le sondage de Hidalgo et Jadot réunis dépasseraient, de peu, celui de Mélenchon (ce qui néglige le fait que des électeurs socialistes ne voteraient pas Jadot, et des Verts pas Hidalgo). On entre dans la tambouille.*

*La cuisine est un art. La tambouille son dévoiement. La cuisine politique doit déboucher sur un projet, appuyé sur un programme, la tambouille politique est basée sur des «propositions», souvent adaptées aux préoccupations du moment, sans forcément avoir des liens entre elles, et sans analyse de leurs conséquences à moyen ou long terme. C’est ainsi, par exemple, qu’on empile des lois sur la «sécurité» sans réelle efficacité pratique, mais mutilant nos libertés. Pour l’instant, la plupart des candidats en sont à des «propositions». Seuls Mélenchon, qui avait déjà un socle solide en 2017, et à un degré moindre Roussel se fondent sur des programmes. Et c’est sur la base de programmes que peut se cuisiner un projet commun et vérifier vraiment les compatibilités ou pas pour construire un tel projet. On n’en est pas là, et le temps presse. L’autre aspect de la tambouille politique est le jeu des appareils, la répartition des places, les calculs des ambitions. Celle-là, c’est comme la grippe, il faut se vacciner souvent ou prendre soin de soi.*

**Au sommaire de ce numéro**

**Nous habitons nos corps.** Poète et essayiste, figure de la vie intellectuelle antillaise, **Monchoachi** nous livre un texte, poétique et réfléchi à propos du corps, en ces temps pandémique et de fièvre technologique incontrôlée. Le corps, élément central d’une pensée créole qui pourrait bien être universelle.

Et maintenant, le ciel ! Le « monde d’après », qu’évoquaient en pleine pandémie certain président et une cohorte d’éditorialistes avec une gourmandise un peu suspecte pourrait-il être un enfer dont les maîtres seraient les GAFAM ? C’est la crainte de Yann Fiévet dans ce texte qui donne à réfléchir.

Chroniques du temps de Manu le Turpide Une nouvelle chronique de Julie d’Aiglemont, « Chronique du deuxième jour du mois d’octobre, en l’an de très très grande disgrâce vingt et un. *Où il est question d’une nouvelle recette, de mirages et de chamailleries ».* Avec toujours pour cible le monarque et sa cour, avec Sarkozy en prime.

Le futur de l’alimentation et de l’agriculture Transcription d’une intervention de Morgan Ody, paysanne bretonne, lors de la conférence de Coop Italie, c’est un plaidoyer très argumenté et ardent pour l’agriculture paysanne contre le mortifère agrobusiness. Un texte roboratif.

Quand Jupiter se paye les médaillés olympiques Sans doute davantage qu’un pénalty concédé gentiment par un gardien complaisant pour faire remonter l’estime su monde sportif envers Emmanuel Macron. Patrice Perron (de Guédel, il y tient toujours), nous explique, non sans ironie, pourquoi.

Peuple fiction (2/3). Notre ami Vincent Glenn, cinéaste et agitateur culturel engagé, s’est mis en tête, dans son blog Mediapart, d’écrire au peuple le fruit de ses réflexions et nous a proposé de les diffuser. On ne refuse rien aux amis, surtout s’ils sont aussi amis du vin, et en plus, ces trois textes sont pétris d’une générosité qui n’exclut pas l’ironie. Voici donc les troisième et dernier. A déguster comme un bon blanc !

**Le Meilleur des iMondes** Quatrième épisode du feuilleton de **Jacques-Robert Simon,** notre scientifique de service, où son «héros» frappadingue Donald Bokanovski se mêle de « réformer » la gouvernance mondiale, et n’y va pas avec le dos de la cuiller. Très drôle et très méchant.

**« Esquisse ».** Poète, parolier, écrivain, chanteur à l’occasion, **José Vala** a ciselé, avec les armes de la poésie, un poème-portrait, cruel, pétri de rage rentrée d’un être qui ressemble beaucoup à un président de la République en activité.

Et bien sur des dessins, photos ou montages glanés sur le net par Agnès Bihl, Jean-Claude Laforgue et Benoist Magnat

Nous habitons nos corps

*Par* ***Monchoachi***

Habiter un corps est le propre des humains. L’homme habite un corps comme une demeure où il accueille ses expériences du temps et de l’espace, et plus que tout, la parole, toutes choses qui vont lui permettre de se projeter pour s’accomplir. Cependant, tous les hommes n’ont pas, sur le même mode et avec la même intensité, ce sentiment d’habiter un corps car l’épreuve du temps, les traces dont il imprègne le corps et qui vont animer la langue, n’est pas la même pour tous.

Ainsi, nous, Antillais et Guyanais habitons un espace qui porte un passé dont la présence ne peut être reléguée, puisqu’elle marque le début des Temps modernes, et que c’est dans cet espace que l’Occident a ancré et dévoilé son projet de mainmise sur la terre entière. Cet espace que nous habitons porte donc cette empreinte particulière et déterminante, et il va continument accuser cet effluve et le propager en toutes ces vibrations. Le temps qui nous porte est aussi chargé de nos expériences propres et surtout de notre épreuve singulière s’agissant du corps.

A présent, et d’une manière générale, avec les dispositifs technico-scientifiques que déploient les temps actuels, ce sentiment d’habiter un corps qui est, nous l’avons dit, le propre des humains, ne cesse partout de se dégrader à vive allure réduisant l’homme de plus en plus à son corps *organique*, celui qu’il faut entretenir et soigner, requis qu’il est pour *fonctionner*. Mais sans habiter un corps, au sens propre, on ne peut s’accorder à quelque monde que ce soit pour y prendre rythme et y entendre résonner comme il convient les tonalités du proche et du lointain : on n’est plus que domicilié ici ou là.

Le corps : jointure et rythme de la parole créole

Or, en dépit de cette pression sans cesse accrue d’un environnement techno-scientifique avec ses multiples et séduisants affects, l’homme antillais et guyanais, *en l’extrême péril*, se voit comme interpellé, envahi par une voix silencieuse, celle qui parle dans sa langue propre et le pousse à présent à s’adosser à son corps, ou pour mieux dire à son kò, comme à sa vérité propre, inutile de chercher dans les recoins pour nommer cette invisible ligne de résistance sur laquelle il vient *corer* son corps et qu’il ne peut *jamber* pour reculer sans se renier. Cette ligne de résistance que sa parole, sa langue, a au fond d’elle-même musicalement accueilli et s’en est tout du long parsemée, à présent l’inonde tout à coup de clarté et de beauté. Et elle lui parle de son corps. Car le corps, le lieu où l’homme se doit d’habiter, nous en avons un jour fait le détour et avons accompli le retour en *passager* de notre langue, de ce qu’elle nous tend avec entêtement, ce *kò* qui l’affleure continument, à nous de l’entendre.

Car c’est dans le parler de notre langue, dans ce qu’elle dit avec le plus d’intensité, le *kò,* que nous atteignons notre ’pays natal’ en vue d’habiter, ainsi qu’il convient d’habiter, là où se trouve la richesse, qui n’est que belle pauvreté.

Il faudra à ce propos que notre langue trouve un jour une écriture, hors cet alignement sinistre de lettres *abécibêta* vouées à cloisonner et démarier mots et choses, mots et corps, corps et kò, une écriture à la hauteur de ce que notre parole dit en toutes ses articulations, des volutes à même de la parer et de la célébrer nue, exposée rayonnante, vibrant au temps et à l’espace.

En comparaison, la langue française, comme exemple de langue passée au moule de la rationalisation, a escamoté le corps, elle l’a voilé en le remplaçant par des pronoms dits ’réfléchis’, soit un réseau d’écrans (déjà !) un miroir qui en livre une si pâle image qu’elle détourne de toute envie d’être *mêmement son corps* (’soi-même’) de sorte de tout orienter le regard vers la possession compulsive d’objets (de ’richesses’ !) en vue d’un prétendu ’progrès et développement’ qui ne conduit qu’à ravager la terre, à en rompre les équilibres et à co-rompre dans le même mouvement l’homme en détruisant son harmonie avec le monde.

Pourquoi le corps constitue-t-il toujours la cible ultime ?

Mais pourquoi le *corps* ? Pourquoi le corps précisément constitue-t-il sans nul démenti *toujours* la cible ultime, la clé et le fil conducteur qui guide invariablement en toutes ses étapes la marche et la mise en œuvre du déploiement de la logique funeste d’uniformité totale du monde portée par la civilisation occidentale ?

Hier, ce fut avec l’ancienne religion en doublant le corps d’une âme pour *le veiller et le garder pur,* à l’abri du péché censé le guetter de partout, niché dans tous les coins et recoins de la terre ; aujourd’hui, à l’âge de la technique, à l’âge de la nouvelle religion techno-science, tous les dispositifs sont produits et orientés pour concourir à une unique mission : *la transparence totale* (la *pureté* totale ?) d’un bout de l’espace à l’autre et à tout instant. Oui, pourquoi donc le corps de l’homme constitue-t-il l’aboutissement et le nœud où ce dispositif trouve à s’assurer et à s’immuniser ?

Car enfin, à considérer la sérieuse dégradation déjà infligée à la parole de l’homme par le langage numérique et ses multiples prolongements encore en cours dans toutes les sphères affectant les rapports des hommes entre eux et leurs rapports à la terre, le bouleversement du temps et de l’espace, l’homme fragilisé à l’extrême, livré déshabillé aux manipulations de toutes sortes, lui-même s’y prêtant et s’y engloutissant, oui, en quoi le corps de l’homme, lui déjà en une telle perdition, constituerait-il encore un enjeu ?

Il peut sembler d’une part qu’ambitionnant de figurer ce Dieu-Un qui l’ a porté et qui s’affirme Tout-Lumière : ’*Un homme peut-il se cacher dans des cachettes sans que moi je le voie ? ’* (Jérémie, 23:24), le dispositif de l’Occident trouve son couronnement et son triomphe dans la transparence totale du corps de l’homme.

Mais il y a autre chose et d’un tout autre ordre que ce qui peut paraître relever de la simple broderie, de la rodomontade, il y a ceci : de tous les vivants, l’homme est le seul à pouvoir articuler*,* autrement dit à pouvoiraccorder*,* quand la logique présentement en cours n’ambitionne qu’une unique chose : séparer. Séparer le ciel de la terre et la terre du ciel, les hommes de la terre et les hommes entre eux, et toutes choses les unes des autres. Et, sans la moindre menue souveraineté sur ce lieu où *tout prend corps*, l’homme perd l’ultime ressource d’un possible sursaut en vue de se réaccorder au monde et d’y réaccorder toutes ces choses à présent déglinguées.

Déjà de partout, l’espace s’opprime et le temps se resserre et se précipite (c’est *’le temps réel*’, autrement dit... le non-temps, le temps qui ne donne plus le temps au corps de s’ouvrir dans l’espace, de rester-s’appartenir), tout se précipite comme parvenu au terme d’une destination prévisible où la seule assurance (est-ce une promesse ?) est d’y trouver la transparence totale (’pour votre *sécurité*’ !). Mais transparence n’est pas clarté qui, elle, comme la parole, requiert l’obscurité (la nuit à laquelle s’adossent les conteurs, les maîtres de la parole) comme son plus intime compagnon qui la porte, la constitue, et de tous côtés l’habite.

Le jeu/L’enjeu : brandir le corps ’*organique’* comme amorce pour mettre la main sur l’homme

C’est donc bien la question du corps qui est l’enjeu central de la situation actuelle, y ayant été cooptée en lieu et place du souci légitime provoqué par l’épidémie. Ces derniers, souci et épidémie, étant à présent manipulés avec hargne et malice par des mises en scène humanitaires visant à voiler cet enjeu central *rapporté* venu tout brouiller.

Mais, ce n’est pas le corps organique qui est l’enjeu, mais bien le kò, autrement dit l’homme même, et cela ne pouvait, à nous qui ne l’avons jamais *séparé* et que notre langue a porté inflexiblement dans son unité, cela ne pouvait nous échapper.

Car ce qui va demeurer quand seront levées (si un jour elles le sont) les injonctions impératives présentes matraquant un choix *mystificateur* à ’être ou ne pas être..’ ce qui va demeurer pour sûr, c’est l’infâme et marquante avancée dans le maillage du corps.

Ne pas y être *veillatif* et s’abandonner allègrement, allant même jusqu’à s’adonner à railler et, plus encore, à prêter la main en toute impudeur, sans jamais prendre en vue le fait que cette logique technoscientifique avec tout son *appareillage* est à l’affût de la moindre fente pour mettre la main sur *l’ultime* ressource de l’homme, la plus haute et la plus précieuse, le corps, la demeure souveraine où tout se tresse, c’est avoir l’esprit singulièrement dérangé, au sens fort : déjà ravagé par les séductions perverses de cette religion techno-science et n’avoir en définitive jamais de sa vie pris la mesure de la *vraie* liberté, là où il convient de la prendre : dans ce lieu, qui n’est rien moins que le lieu même de l’homme, où il faut *veiller* à ne point se laisser extraire si l’on ne veut être définitivement englouti, ce lieu où pour ’être celui qu’on est’, il faut se dresser et tenir raid’ : il n’en est pas de plus humble certes, il n’en est pas non plus, à nous requérir, de plus impérieux depuis qu’il nous parle dans le voisinage de la Mort.

Et maintenant, le ciel !

*Par* ***Yann Fiéveti***

L’appétit des GAFAM est insatiable. Insatiable et destructeur à bien des égards. Après avoir envahi la planète toute entière par le développement sans limites – et sans contrôle efficace par les « autorités » politiques – de multiples réseaux asociaux déterritorialisés ils prétendent désormais s’attaquer au ciel pour mettre en œuvre rapidement l’Internet par satellite. Face à l’immensité de la voûte céleste la 5G paraît n’être guère plus qu’une broutille qui ne pouvait contenter les ambitions de ces monstres froids qui déjà façonnent grandement bien des pans de notre existence terrestre. Les chiffres sont astronomiques comme il se doit en pareille matière : à terme, sans doute pas trop lointain, quelques 40 000 satellites pourraient ainsi être mis sur orbite par ces firmes privées que leur abusive notoriété autorise à ne plus nommer que par l’acronyme désormais consacré. Comment ne pas voir là une fuite en avant dramatique au regard des graves menaces pesant déjà sur notre monde ? Le «monde d’après» est décidément loin… derrière nous !

Il est sans doute encore un peu trop tôt pour mesurer à quel point les cinq mastodontes de la globosphère auront travaillé à la déshumanisation de nos sociétés. Les réseaux dits sociaux développés avec frénésie sur « la Toile » créent des communautés virtuelles, certes sans grande consistance objective, dans lesquelles les individus croient pourtant pouvoir se forger une identité que la société réelle de plus en plus disloquée peine désormais à leur offrir. Un individualisme mal compris s’impose petit-à-petit à mesure que le néolibéralisme économique transforme en profondeurs nos sociétés et que les institutions à caractère social ne jouent plus le rôle de ciment qui leur avait été opportunément assigné autrefois. Les médias de masse traditionnels s’extasient de plus en plus face aux « audiences phénoménales » des récents héros faussement positifs que sont les youtubeurs vus comme autant de nouveaux «influenceurs». On en dresse Même des palmarès où parmi «les youtoubeurs les mieux payés au monde» on compte des gamins de six ans ! Les hommes et femmes politiques eux-mêmes prêtent le flanc à cette agora virtuelle que l’on ne peut pourtant pas nommer électorat puisque la plupart de ses membres ne votent plus ou ne l’ont jamais fait et n’ont entre eux aucune autre relation que leur seule hasardeuse présence simultanée sur un espace virtuel donné. Le monde ainsi virtualisé est un monde sans territoire de référence. Il devient le refuge de tous ceux à qui l’espace de la vie sociale et politique n’évoque plus grand-chose ou, pour les plus jeunes n’a jamais vraiment contribué à forger leur personnalité. Il est alors permis d’interroger leur réelle sensibilité au monde qui les entoure, leur capacité à prendre au sérieux les vraies questions qui se posent aujourd’hui à nous et à nos territoires.

L’Internet par satellite multipliera au centuple les possibilités déjà offertes aux GAFAM et permettra sans nul doute d’en faire émerger de nouvelles. Les réseaux asociaux de plus en plus déconnectés du réel croîtrons et embellirons, un paradoxe à l’heure où l’on assiste à la multiplication sans freins des « objets connectés ». Evidemment, tout n’est pas virtuel dans cette histoire. Le grandiose développement de la virtualité de l’Internet n’est possible que par la construction d’infrastructures matérielles en amont. Celles-ci sont bien réelles et extrêmement gourmandes en ressources diverses – à commencer par l’énergie consommée – et par conséquent responsables de graves impacts sur l’environnement, notamment par la génération de déchets. Les « data centers » vont faire florès. Ils sont déjà des milliers et sont toujours plus gros. Actuellement, le plus grand d’entre eux est installé en Chine et a une superficie égale à 110 terrains de football. D’ores-et-déjà, les ressources nécessaires pour faire tourner l’activité internautique dans le monde dépassent celles utilisées par l’activité aéronautique mondiale. Les divers impacts de cette activité potentiellement incommensurable, eux aussi bien réels, ne seront pas sérieusement mesurés. On ne l’a pas fait pour la 5G, qui peut donc croire un instant que ce sera fait pour la privatisation du ciel par les GAFAM ? Du reste, on se demande bien quelles autorités politiques pourraient oser mettre leur nez dans ce nouveau maquis forcément inextricable. On ne parvient déjà plus à obtenir que les GAFAM respectent la loi en matière d’Internet terrestre. Alors, du haut des cieux tout sera permis !

Le «monde d’après» sera donc une fuite en avant. Une fuite en avant que l’on sait dès maintenant incontrôlable. Les vidéos « virales », imbéciles et assassines, du type « anti-2010 » ou anti-Mila, vont fleurir à foison et se propager dans tous les recoins de la Toile planétaire. Le cyber-harcèlement, les cyber-attaques, les «fausses nouvelles», les délires complotistes vont se déployer avec une puissance de feu que l’on peine encore à imaginer. L’ubérisation et l’e-commerce ne pourront que profiter du nouveau contexte et ainsi étendre leur emprise destructrice de nos modes de vie traditionnels, d’autant plus facilement que la plupart des utilisateurs potentiels verront progressivement leur regard critique – lorsqu’ils en ont un – annihilé par la facilité. L’ancrage pleinement assumé dans un territoire géographiquement et culturellement déterminé deviendra alors une anomalie. Qui peut sérieusement rêver d’une telle perspective ? Probablement aucun être sensé. Pourtant, cette «dissociété » adviendra comme pour donner raison au « meilleur des mondes » d’Aldous Huxley.

Pour enrayer la funeste trajectoire il conviendrait de bâtir une résistance à large spectre. Hélas, cela ne s’improvise pas. L’individualisme mal compris dans lequel nos sociétés sont aujourd’hui engluées a détruit la plupart des possibilités d’un engagement collectif majeur. Ce n’est certes pas l’univers virtuel façonné par les GAFAM qui permettra de recréer des possibilités de résistance. Il va falloir les susciter sans eux et… contre eux. Et, il faudra d’abord imposer – la gageure n’est pas mince – un nouvel imaginaire contre ce qui nous est inlassablement présenté comme une avancée inéluctable du Progrès.

Les rois du non-sens

*Glanées sur le net par* ***Jean-Claude Laforgue***



Chroniques du règne de Manu 1er

*Par* ***Julie d’Aiglemont****.*

*Chronique du deuxième jour du mois d’octobre, en l’an de très très grande disgrâce vingt et un Où il est question d’une nouvelle recette, de mirages et de chamailleries.*

Le Roy n’en finissait plus de recevoir des marques d’affection de ses vils sujets. Après la tarte à Tain, ce fut un œuf fort peu mollet qui vint heurter l’épaule de Sa Divine Gastronomie, alors qu’Elle s’était rendue en grande pompe, suivie de la Cour, au grand raout des gargotiers et autres fricasseurs, dans la bonne ville de Lyon. On fit arrêter sur-le-champ ce pauvre mirliton et on lui passa la camisole de force, afin de lui passer l’envie de se livrer à l’art culinaire sur la personne sacrée du Roy.

La Guilde des carotteurs, ces gens qui faisaient commerce de sonder les cervelles en posant d’oiseuses questions pour se livrer ensuite à une bien étrange concoction, d’où il ressortait des billevesées fort indigestes, n’en finissait plus de s’extasier sur les supposées bonnes faveurs du vicomte de la Zizanie, marquis des Olives. Les partisans de Monsieur Ruissellus, dont la renommée, malgré tout son entregent – il était du dernier bien avec une gazetière fort bien en cour, madame de Sanvatanguerre – restait fort maigre, proche de la nullité, se répandirent en médisances : tout cela était la faute de Gracchus Mélenchonus. Dans leur ire et leurs égarements, ils oubliaient que cela faisait quelques lustres que les Grands Gazetiers du royaume avaient, tel monsieur Vaucanson, fabriqué de toutes pièces le vicomte de la Zizanie. Ce triste automate, au mauvais rictus, empli de fiel et de méchantes lubies, ne servait que trop bien les intérêts des Saigneurs de la Phynance, lesquels rémunéraient fort grassement nos gazetiers afin de continuer de régner sans partage. L’Église du Saint-Capital, dont ils étaient les dignes prélats, ne pouvait souffrir qu’un tribun tel ce Gracchus vînt mettre fin à ses pratiques de pillages et de rançonnages.

Cependant que l’ancien roi Niko-du-Petit-Marécage s’était vu remettre son précieux bijou de cheville, le Sieur de Grobras, ce fidèle serviteur de Notre Turpide Souverain, fut à peine admonesté par ses juges. Ce fut tout juste qu’il ne fût félicité. Ainsi, usurper d’un laisser-passer diplomatique, battre des quidams comme plâtre en se faisant passer pour un argousin, manipuler des preuves, quand on était un favori du Roy, ne vous menait point en geôle. La Justice se montrait tout au contraire fort clémente. Mais si vous étiez l’un des ces coquins d’Hérétiques, et que vous excipiez avoir reçu la Sainte-Onction en produisant un faux sauf-conduit, on vous mettait aux fers sur le champ et vous alliez pourrir dans quelque cul-de-basse-fosse pendant quatre longs mois.

Monsieur le vicomte du Graumelon de la Jade d’Eau était entré en lévitation. Il avait fini par triompher, fort mal, de madame Jeanjacus, laquelle lui avait tenu la dragée haute. Après avoir ravi à cette importune le titre d’empereur des Jardiniers, le vicomte entendait maintenant se faire sacrer empereur du Monde et du Climat, ce dont il ne doutait point tant sa cervelle avait enflé, lui faisant apercevoir monts et merveilles. Madame Jeanjacus se faisait quelque peu tirer l’oreille pour prêter allégeance à celui qui se prétendait maintenant son suzerain. Ce n’était point dans les us de cette amazone que de s’abaisser devant un représentant du sexe fort. Elle œuvrait tout au contraire pour faire entendre que les femmes étaient les égales des hommes, et elle ne s’en laissait point conter.

Pour ce qui était d’avoir la cervelle enflée, le vicomte avait un sérieux concurrent en la personne du baron de Montaupatelin, lequel était tout autant persuadé qu’un grand destin l’attendait. Le confondait-on avec le contrôleur de chemin de fer ? La chose était fort piquante et le faisait se gausser. Il y voyait là un présage de succès. La bonne duchesse des Charentaises et du Poitoutou, venant de recevoir un nouveau camouflet dans un tournoi de seconde catégorie, continuait de penser que son heure était venue de remonter en selle pour le seul Tournoi digne d’elle, celui de la Résidence Royale. Elle se répandait en médisances sur madame la duchesse de l’Ide-Aligot qu’elle jugeait trop « sectaire ».

Du côté de la Dextre, les choses n’étaient guère mieux. La baronne Valoche de la Patronnesse, le baron du Tranbert – qui venait de se faire méchamment égratigner en public par une gazetière, madame de La Pique – et l’obscur baron de la Barre-Niais étaient sur le point de se livrer une guerre sans merci. Le sang allait couler.

Le Roy se réjouissait de toutes ces escarmouches. Il s’en entretenait, ainsi que de ce que les Riens et les Riennes pensaient de Sa Divine Personne, avec son grand ami monsieur de l’Ane-Nougat. Qu’il était plaisant de pouvoir deviser gaiement avec celui qu’il songeait fort à remercier en le nommant Premier Grand Chambellan, après la victoire au prochain Tournoi. Que la vie était belle au Royaume du Grand-Cul-par-dessus-Tête !

*Paru dans* [*https://joursheureux.blog*](https://joursheureux.blog)

Le futur de l’alimentation et de l’agriculture

*Par Morgan Ody*

Bonjour, je m’appelle Morgan Ody, je suis paysanne en Bretagne, dans l’Ouest de la France. Je cultive des légumes sur 1 ha, que je vends sur les marchés et en paniers en direct aux consommateurs. Je suis militante de la Confédération Paysanne et fais partie du comité de coordination de la Coordination Européenne Via Campesina.

L’agriculture, tout comme l’ensemble de nos sociétés, entre dans un temps mouvementé. Le changement climatique, mais aussi l’effondrement de la biodiversité, de la fertilité des sols, de la qualité des eaux et de l’air, la multiplication des zoonoses et des pandémies liées à ces premiers éléments, tout cela créé des incertitudes multiples sur la capacité à produire de manière durable une alimentation saine pour les peuples des différentes régions du monde. Face à ces catastrophes qui se multiplient, on a pendant plusieurs décennies observé la mobilisation de la société civile et des mouvements sociaux, tandis que les entreprises multinationales minoraient les effets du changement climatique et niaient que ses causes soient liées à l’activité humaine.

Un des événements clé de ces toutes dernières années est le revirement profond de cette élite économique et financière. A présent, les plus grandes entreprises mondiales ne nient plus la crise environnementale, au contraire elles en reconnaissent l’importance, les dangers, ainsi que l’impact des activités humaines sur ces dérèglements. Et elles se présentent comme les seuls acteurs capables d’y apporter des « solutions ». Est-ce vraiment une bonne nouvelle ? La concentration des capitaux a atteint des niveaux jamais connus avant. Quelques entreprises gestionnaires de fonds d’investissement contrôlent la quasi totalité des multinationales du monde occidental, dans tous les secteurs d’activité, que ce soit l’automobile, la pharmacie, les mines, l’énergie, et bien sûr l’agroalimentaire et le commerce agricole. Mais il est une chose qu’elles ne contrôlent pas, ou pas encore vraiment : c’est la production agricole. Car nous résistons, nous les paysannes et les paysans.

Certes dans les pays du Nord, nous avons été en grande partie anéantis. Nos cultures, nos langues, nos outils, nos savoirs-faire, nos pratiques, ont été dénigrés, marginalisés, souvent interdits. Et cependant, nous sommes encore là. Et même en Europe, les petites fermes sont encore très largement majoritaires : plus de 80 % des fermes de l’UE font moins de 10 hectares. Encore aujourd’hui, ce sont nous, les petits producteurs italiens, français, roumains, polonais, grecs, allemands, suédois,... qui fournissons l’essentiel de la nourriture à la population de nos pays. En Italie par exemple, les grandes exploitations produisent seulement 5,4 % de la production nationale, tandis que les plus petites exploitations produisent 25,5 % de la production totale. Nous sommes invisibilisés, ou pire, traités comme des éléments de folklore, et cela est encore plus vrai pour les femmes paysannes. Et pourtant, la réalité est là : notre rôle est encore central dans la production alimentaire. Les multinationales tentent depuis longtemps de prendre le contrôle de l’agriculture et de l’alimentation, comme l’atteste leurs efforts pour s’emparer des semences et de breveter toutes les ressources génétiques. Cependant, ces dernières années, et notamment depuis le début de la crise du COVID, elles se sont rendues compte qu’elles pouvaient utiliser le désarroi de nombreuses populations et la désorganisation des Etats pour avancer beaucoup plus rapidement dans la mise en place de leur projet.

Quel est le projet des plus grandes multinationales, réunies au sein du Forum Economique Mondial? C’est la convergence NBIC, pour Nanotechnologies, Biotechnologies, l’Informatique et les sciences Cognitives (intelligence artificielle et sciences du cerveau). C’est un projet de nouvelle révolution techno-scientifique proche de l’idéologie des transhumanistes, avec des «hommes-machines» ultra-performants et une modification profonde de notre environnement, entièrement remodelé selon les caprices de ces «humains augmentés». La convergence NBIC concerne en premier lieu l’agriculture et l’alimentation. Le projet est de finaliser l’industrialisation de la production alimentaire en artificialisant totalement les processus reproductifs. La viande de laboratoire est un bon exemple de ce projet. La viande ne serait plus issue d’animaux vivants, élevés dans des champs par des paysans. Elle serait le résultat de la reproduction cellulaire effectuée en usine, dans des boîtes de petri géantes, en atmosphère contrôlée. « C’est le modèle Food-as-software, dans lequel les aliments seraient conçus par des scientifiques au niveau moléculaire et téléchargés dans des bases de données.» (rapport RethinkX financé par le GFI et la fondation Jeremy Coller)

Ce projet de «smart agriculture» est celui d’une agriculture sans paysans, basé sur la robotisation, le big data, la chimie, les biotech et une mécanisation toujours plus omniprésente. Mais même avec toutes les technologies du monde, toute production a encore besoin de ressources pour l’alimenter. L’agriculture cellulaire, par exemple, a besoin d’immenses quantités de biomasse et d’énergie. Ainsi, les conflits se durcissent entre les communautés paysannes et autochtones d’un côté, et les multinationales de l’autre, pour s’accaparer ces ressources, au premier rang desquelles l’eau. Les multinationales se présentent comme « les championnes » du climat et de la biodiversité, pour tenter de légitimer l’accaparement des terres, des eaux, des semences et des ressources génétiques végétales et animales. En gros, leur discours c’est : «Nous sommes les seules capables, grâce à la digitalisation et à tous nos outils «de précision», d’utiliser de façon efficace et rationnelle les richesses du monde pour fournir les biens dont les gens ont besoin, et au premier rang desquels, la nourriture. Donc, vous devez nous laisser le contrôle des ressources naturelles». Cette prétention des multinationales, au premier rang desquels les GAFAM, à prendre la direction du monde pour le «sauver», au nom de la lutte contre le changement climatique, dans un discours de type messianique, est une attaque sans précédent contre les paysannes et les paysans du monde entier. De plus, ce discours contredit une évidence que prouvent tous les chiffres de la FAO et les études scientifiques sérieuses.

Cette évidence, c’est que nous les paysannes, les paysans et les communautés indigènes de tous les continents, nous savons produire la nourriture en quantité et qualité suffisante. Nous savons le faire tout en ravivant la biodiversité et en émettant très peu de Gaz à Effet de Serre. L’agriculture paysanne produit plus de 70 % de l’alimentation disponible sur la planète avec moins de 30 % des ressources productives. Nous produisons une alimentation saine : ce n’est pas nous qui fournissons la junk food hyper-tranformée, trop salée, trop sucrée, trop grasse, pleine d’additifs chimiques, responsable de tant de maladies et de l’affaiblissement de l’immunité générale. Nous produisons en préservant les écosystèmes : la polyculture-élevage, tout comme le pastoralisme ou l’agroforesterie traditionnelle, sont des modèles d’économie d’énergie, de captation de carbone et d’entretien des milieux riches en biodiversité. Les cultures associées agroécologiques produisent toujours plus de nourriture par unité de surface que toutes les monocultures industrielles sous perfusion chimique. Et face à nous, les mêmes multinationales qui ont développé l’agriculture industrielle, qui ont inondé nos campagnes de produits chimiques nocifs, qui ont développé une production alimentaire basée sur les énergies fossiles, nous disent qu’il faudrait leur laisser les rennes du système alimentaire mondial ??

Mais attention, car elles ne font pas que le dire. Profitant du désordre créé par la pandémie de COVID-19, elles ont accru leurs efforts pour mettre la main sur la gouvernance mondiale de l’alimentation. Le Forum Economique Mondial a obtenu du secrétaire général de l’ONU, Antonio Gutteres, l’organisation du Sommet de l’ONU sur les Systèmes Alimentaires, un sommet entièrement dirigé par les multinationales, avec comme directrice Agnès Kalibata, qui est aussi la directrice de AGRA, la branche de la Fondation Bill et Melinda Gates qui tente d’imposer l’agriculture industrielle et les biotech en Afrique. Le pré-sommet a eu lieu en juillet à Rome et le sommet aura lieu le 23 septembre à New York. Un grand nombre d’Etats, et notamment les pays pauvres, n’ont pas été vraiment impliqués ni consultés dans ce sommet, où les centaines de réunions étaient uniquement en anglais, essentiellement en visio-conférence, un processus impossible à suivre y compris pour les diplomaties bien dotées des pays riches. Les organisations de la société civile, au premier rang desquels les organisations de petits producteurs, de pêcheurs et des peuples autochtones, ont dénoncé sans relâche ce processus entièrement capturé par le FEM et les fondations « philantrophiques » qui représentent les intérêts de l’élite économique et financière. Et ils ont eu le culot de dire que c’était un «sommet des peuples» !

Avec peu de surprises, les solutions portées par le sommet tournent toutes autour des nouvelles technologies. Le rapporteur spécial des Nations Unies pour le droit à l’alimentation, Michael Fakhri, a dénoncé le manque de prise en compte des causes structurelles de la faim dans le monde, que sont les inégalités sociales, les conflits armés et la concentration du pouvoir des entreprises. Nous refusons la colonisation des institutions de l’ONU par les milieux d’affaire. Nous savons aujourd’hui que notre projet de souveraineté alimentaire est la clé d’un futur viable et réellement démocratique. Les peuples doivent pouvoir décider comment et par qui leur alimentation est produite pour garder le contrôle de leur destin. L’alliance des producteurs de l’alimentation avec les autres secteurs de la société est une des clés de notre avenir. La souveraineté alimentaire est porteuse d’espoir. Face aux accords de libre-échange et l’OMC, nous promouvons la coopération internationale fondée sur le respect de la diversité. Face au dumping social et environnemental, nous nous battons pour une hausse des prix payés aux paysans et aux travailleurs ruraux pour garantir un revenu décent et couvrir les coûts d’une production de qualité, tout en supprimant les profits financiers abusifs et la capture des subventions publiques par l’industrie agro-alimentaires.

Face aux délires de la techno-science qui mettent en péril l’environnement et accroissent de façon démesurée le pouvoir des très grandes entreprises, nous défendons l’innovation populaire, paysanne, la recherche participative et la désescalade technologique sur les innovations dangereuses. Face au changement climatique et à la crise de la biodiversité, nous affirmons qu’il faut réduire drastiquement les inégalités et assurer un partage juste des ressources naturelles. «Il y a assez de richesse dans le monde pour satisfaire aux besoins de tous les humains, mais pas assez pour assouvir l’avidité des plus riches». (Gandhi) Nous, les paysannes et les paysans, sommes en première ligne pour défendre un avenir fondé sur le bien-vivre de tous, la justice sociale, l’autonomie collective, l’harmonie avec les milieux naturels et la souveraineté alimentaire des peuples

Quand Jupiter se paye les médaillés olympiques

*Par Patrice Perron*

L’évènement n’a échappé à personne de censé : le lundi 12 septembre 2021, le président de la République recevait les médaillés olympiques, handicapés et valides. Et qu’a commis Jupiter, du haut de son piédestal ? Il s’est payé les sportifs, les engueulant vertement, dans un langage peu amène et sec, pour l’insuffisance des résultats de la délégation Française. Il a aussi annoncé une aide massive aux disciplines prometteuses en nombre de médailles. Rien que cela. Il leur a parlé comme à des gamins.

Une fois de plus, Jupiter s’est trompé de cible. Il est vrai que les résultats globaux de Tokyo ne sont pas à la hauteur des attentes, (notamment en athlétisme), toutefois, les sportifs qui étaient devant lui, eux, étaient ceux qui ont ramené des médailles. Donc, s’il y avait quelqu’un à secouer, ce n’était pas ces médaillés, médusées par le traitement qui leur a été infligé, mais plutôt ceux qui, partis à Tokyo, n’ont rien ramené, ainsi que tous les petits chefs des fédérations engluées dans des problème de moyens insuffisants ou dans des querelles internes de pouvoir. De même, personne n’a oublié, et surtout pas les sportifs et les passionnés de sport en général, la diminution radicale des heures de sport à l’école, décidée par l’actuel ministre de l’éducation nationale, Jean-Michel Blanquert, avec forcément l’aval de Jupiter. Cherchez l’erreur, ou constatez les doubles langages.

De mon humble point de vue, notre cher Président aurait été mieux inspiré de féliciter chaleureusement (comme il sait parfois le faire) nos médaillés, puis, dans une autre réunion, un autre jour, de remonter fermement les bretelles, (comme il sait aussi super bien le faire), à ceux qui le méritent vraiment. Pour tout dire, les médaillés n’ont ni aimé ni été dupes du sketch présidentiel. J’imagine la tronche qu’ont dû tirer les champions présents, par exemple Teddy Riner, (lui qui a ramené un paquet de médailles à la France au cours des dernières olympiades et autres championnats mondiaux et européens). Je vois la scène suivante : Teddy Riner, à plat ventre sur les genoux d’Emmanuel 1er, se prend une fessée morale magistrale de la part de notre monarque. Je vois aussi la scène inverse, dans laquelle c’est Manu 1er, (comme doivent l’appeler ses amis artistes des réseaux sociaux) qui reçoit la fessée magistrale des grosses mains de Teddy …

Je reconnais que pour Jupiter, c’est dur de changer. Du président des riches, au jeune qui n’avait qu’à changer de trottoir pour trouver du travail, des Gaulois réfractaires aux illettrés de chez Gad, l’homme n’aime pas les gens, il les méprise. Il n’aime pas non plus les élus locaux, (on se souvient qu’il avait boycotté l’assemblée générale des maires, pour ensuite inviter à Versailles, des élus choisis par lui). Il préfère aussi les chasseurs afin d’obtenir l’accès à leur réseau militant, maillant parfaitement le pays en vue de sa réélection, plutôt que d’avoir une attitude écolo concernant certaines pratiques peu sympathiques de chasse. Quand, en tant que citoyens, nous observons cela, nous nous disons : - Personne ne lui dit que, parfois, il déconne ? - Tu rigoles, celui qui ferait cela passerait par la fenêtre. Sa carrière serait terminée !

En guise de conclusion, je ne peux m’empêcher de me souvenir de son expression politique à symbole sportif un peu élitiste (c’est chronique chez lui) : le premier de cordée emmène les autres vers le sommet (vous vous souvenez de la théorie du ruissellement, ou plus prosaïquement de la notion des miettes, pour les pauvres). Je me permets de constater sportivement, qu’en l’occurrence, le premier de cordée a dévissé et a entraîné avec lui les médaillés et autres sportifs de bonne volonté. Il les laisse dans … le désarroi.

Les trouvailles d’Agnès Bihl

*Glanée sur le net par* ***Agnès Bihl***



Peuple fiction (3/3)

*Par* ***Vincent Glenn***

Mon cher peuple de France,

Les gens parlent souvent de toi comme d’un tout homogène comme s’ils ne voyaient pas ton inextricable diversité. Ils parlent des personnes qui leur ressemblent étroitement ou au contraire désignent ceux qui n’en sont pas, des hétérogènes, des pas comme tout le monde. Ils te préfèrent comme un troupeau « populaire » et orienté *tous ensemble* vers un nombre limité de gestes. Ils t’adorent quand tu es propre comme un robot téléguidable.

Il est vrai que certains poissons pilotes, chèrement payés pour conduire le banc, travaillent spécifiquement, jour et nuit, à des techniques marketing de plus en plus fines, visant à t’emmener chez Carrefour ou Burger King profiter des promotions… *Tous unis contre la vie chère.* Malheureusement, bien souvent tu les écoutes, comme un papillon irrésistiblement tenté de fusionner avec une ampoule brulante. Tu ne boycottes pas les méga-zones de consommation qui ont défiguré les espaces «periurbains». Tu démultiplies les avoirs de Jeff Bezos : Amazon, c’est tellement efficace. Tu permets à celui-ci de s’évader vers l’espace devançant de justesse un autre milliardaire parti lui aussi tutoyer les étoiles. Tu achètes pas cher parce que c’est un sport national ou parce que tu n’as pas le choix... Tu sais que cela contribue à une exploitation toujours plus féroce des travailleurs, que ce faisant tu accélères la compétition vers le moins disant, que tu abîmes un peu plus la nature qui elle-aussi doit « coûter moins cher ». Mais bon, tout le monde le fait, pourquoi pas nous... Il ne manquerait plus qu’en plus d’être pauvres et déclassés on nous alerte sur le fait que *payer moins cher tue*. Cher peuple, la culpabilisation est toujours indécente, cela n’a rien à voir avec ce à quoi je t’invite ici : attaquer ceux qui manipulent, faire attention aux fragiles comme à tes frères et sœurs ; convertir toutes les publicités faisant l’apologie du «moins cher» en panneaux clignotant sur lesquels on pourrait lire «attention, produits et services comportant de forts risques d’abus social et environnemental».

Tu auras compris O mon peuple de France que j’aime autant ta conscience sociale que je déteste ton moutonisme. Je n’aime guère les superstitions et les « complotismes ». Pourtant, à la question : y-a-t-il des gens qui passent leur temps à imaginer des stratagèmes pour diriger les foules ? La réponse est indubitablement positive, cher peuple, tu le sais. Il y a des gens déterminés qui se pensent comme gardiens de troupeau et te conduisent quotidiennement dans le sens qui les arrange. Et qui te conduisent parfois au pire. Oui, cher peuple, il existe des gens qui soufflent sur les frustrations, les brimades, les hontes, les franges extrêmes des religions pour en faire de grandes séquences d’hystérie et des profits de guerre de tous ordres. Gare à ceux-là mon vieux peuple, il y en a dont les propos ressemblent diablement à ça sur les antennes de tes grands médias d’aujourd’hui.

Tu sais, je te connais bien, mon peuple de France. Je t’ai écouté partout, dans les stades et à la Poste ; dans des Assemblées de toutes sortes et dans la rue, allongé dans la rue à côté de ton vomi, sous le regard du contrôleur, devant la Samaritaine, au milieu d’un champ où plus rien ne poussera, dans la salle des professeurs d’un collège classé en zep... Je connais la multitude musicale de tes accents, du Sud-Est au Nord-Ouest, j’ai vu nombre de tes enfants emprisonnés, quelques-uns de tes ambassadeurs prestigieux, quelques-unes de tes activistes exemplaires, j’ai été témoin de l’inquiétude saisissante de tes techniciens dans une centrale en alerte après une erreur de manipulation, j’ai vu aussi des militaires haut-gradés militer contre la bombe nucléaire, j’ai fréquenté nombre de tes troubadours désenchantés, entendu tes étudiants enfiévrés qui ont les crocs. J’ai vu tes journalistes résistants et tes médiocrates affligeants. J’ai écouté le silence définitif de tes paysans suspendus au bout d’une corde et tous ceux qui du coté de la lutte ont réussi l’entraide jusqu’à nous encourager tous. Oui cher peuple de France, j’ai même entendu des huissiers doués d’humanité, des magistrats formidablement courageux et bien des hordes d’imbéciles malheureux se plaisant à humilier. Je sais combien tu es divisé. Je sais combien tu es unique en ton genre avec tes cocoricos, le chant haut et les pieds dans la mouise, tes peurs d’être trop jeune, trop vieux ou de ne pas remplir ton maillot. J’ai eu bien des échos de ton arrogance néo-coloniale et des bleus sur l’âme de tes victimes. Et pourtant, je sens bien que tu aspires une fois encore à te refonder. A te re-former, à te redéployer sur quelque chose qui porte vraiment, non pas du rêve, mais une force digne née de la conscience de la magie du vivant. Non pas en abattant de nouveaux boucs-émissaires mais en prenant tes désirs d’émancipation au sérieux.

Car cher peuple, que se passe-t-il quand, comme maintenant, tu trempes trop longtemps dans le bain de l’impuissance? Tu cries, tu deviens fou, tu deviens fasciste dans le sens précis où tu te mets à traquer les fragiles-déviants ceux qu’à une époque on appelait les hérétiques. Tes gestes sont alors guidés par le ressentiment, la honte d’avoir été faible, de n’avoir pas été courageux face à telle ou telle situation, la peur d’avoir peur. Alors tu identifies un petit groupe avec l’assurance d’un dentiste s’attaquant à une carie. C’est un grand problème parce que tu n’es pas dentiste et que les humains ne sont pas des caries. Cher peuple, tu es un peu plus émietté encore aujourd’hui par les duels à mort entre anti et provax, super angoissés et à peine précautionneux ; tu es encore subdivisés entre ceux qui veulent surveiller de plus près et ceux qui estiment que la visibilité phénoménale du Covid, - contrairement au caractère peu visible de bien des dangers au moins aussi graves -  est devenue une terrible occasion de légitimer un contrôle radical de la population et de renforcer les capacités punitives de l’Etat. Tu entends, tout en haut, proférer des interdits stupéfiants, mais tu ne sais pas par où renverser la vapeur. .

Cher peuple, je te sais très très très diverti. Tu entends de pénibles litanies, mais tu ne sais pas comment couper l’émetteur : l’annonce d’un krach boursier, puis l’exaltation d’une équipe de sport, puis un monstre tueur familicide, puis une manif bruyante mais sans lendemain, puis un gros scandale sexuel, puis re-une manif plus forte avant passage en force de la loi quand même, puis re-un monstre, escroc cette fois, puis une catastrophe à l’autre bout de la planète, puis – O joie céleste - le miracle d’une équipe de France qui gagne, puis un nouveau record technologique fantastique, puis un nouveau monstre terroriste cette fois... Une longue promotion du ministère de l’intérieur.

Alors, ton inconscient collectif semble se charger de cette « peste émotionnelle » dont parlait Wilhem Reich (oui pardon, encore un intello pas français) : cette «peste», c’est le condensé de millions de ressentiments et de frustrations qui construisent ensemble l’idée d’un salut venant d'un être tout puissant qui va enfin décider, taper sur la tête des éléments perturbateurs et remettre de l’ordre dans le bordel. Regarde bien cher peuple comment ça c’est passé dans les années Trente, en Allemagne, en Italie, ou dans notre belle France de Pétain, dans l’Union soviétique de Staline... Regarde, cher peuple où tu conduis les tiens avec les discours de l’ordre. Il y a plein de documents à disposition. J’ose cette nuance mon vieux peuple : il est probable qu’une certaine réaffirmation de souveraineté nationale et plus généralement du côté de la réaffirmation du pouvoir de décision locale - soit un des moyens réels de redonner une vitalité à la démocratie, pour littéralement *pouvoir faire quelque chose*plutôt qu’assister impuissant à des politiques démentes décidées par une technocratie payée par les géants privés.
 Je te vois venir cher peuple, derrière tes emportements de toute puissance, les mains encore sanguinolentes des lynchages d’hier, tu te demandes s’il y a une issue. Dans ce contexte, cher peuple, je suis devenu membre du *Parti de ceux qui cherchent à lancer des débats intenses sur ce que seraient de bons choix politiques*.

C'est quoi la prochaine grande étape historique ? Celle qu'annoncerait un Marx aujourd'hui qui tremblerait des genoux à l’idée d'engendrer un nouveau stalinisme ? Comment amorcer le grand virage qualitatif vital qui sera nécessairement le produit de millions de gestes quotidiens et trouverait soutien chez des milliards de subjectivités humaines ? Comment forger une culture qui intègre et dépasse les héritages précédents ? Comment porter une symbolique neuve comme l'ont fait les Equatoriens de Rafael Correa, les Polonais de Solidarnosc, les Zadistes de Notre-Dame des Landes, les Altermondialistes zapatistes, les Sud africains de Mandela ?  Cher peuple, aujourd’hui si épars, je te suggère au moins l’issue imaginaire suivante. Peut-être en rejoignant l’idée que l’*intérêt général* aujourd’hui va se définir comme un ensemble d’objectifs émergeant de la société civile. Concevoir qu’une des modalités opérationnelles est peut-être gagner de la force en cessant des dos-à-dos extrêmement énergivores et absurdes. Construire des «majorités d’idées» où, contre toute attente, des éco-féministes voteront dans le même sens que des néo-virilistes concernant l’arrivée de l’agriculture bio dans les cantines, des majorités improbables constituées par des libertaires votant pour la sortie du nucléaire en complément de catholiques anti-mariage-gay. Des regroupements pragmatiques conduisant des socio-démocrates européistes à associer leurs forces à des souverainistes, tous votant pour un investissement massif de l’Etat dans l’économie, façon Joe Biden ; des collusions telles que néo-communistes et néo-gaullistes pourront s’unir sur le projet d’une santé libérée de ses impératifs marchands et de notre stupéfiante dépendance du business des labos. Peut-être même que ceux-là ainsi que les plus « dépolitisés » pourront s’accorder sur le fait de donner de vrais moyens à la justice et à l’éducation allant jusqu’à redonner un sens humain au métier de « gardien de la paix ». Je sais bien que cela ressemble plus à un exercice d’imagination qu’à une tactique politique. Je crois bien en effet, qu’il s’agit de lancer, en profondeur et au delà des écuries politiques de grandsdébats sur la notion de biens communs. Contester est un enjeu, s’accorder sur ce qui fait sens, en est un autre pas moins important.

Je t’accorde cher peuple, que nous vivons un moment d’intense confusion, où les mystiquesidentitaires ne sont qu’une des conséquences logiques chez des millions d’individus qui ont perdu pied, paumés dans les arcanes infinis de la guerre économique, virtualisés dans les *escape games*, les traques aux Pokémon, les réunions en visio, ou la relégation radicale après des années de chômage. Alors ma vieille branche, mon pays, quand tu vois que le peuple humain s’auto-martyrise au nom des milliardaires *qui le valent bien* dans un suivisme effarant, d’accord ce n’est pas gai... Mais parce qu’il y a aussi beaucoup de vie alentours, si on y regarde bien, j’espère que nous nous donnerons rendez-vous prochainement pour œuvrer à l’imaginaire d’une insurrection pacifique.

*Paru dans https://blogs.mediapart.fr/vincent-glenn/blog*

Psychanalyse

*Glané sur le net par* ***Benoist Magnat***



Le Meilleur des iMondes

*Par Jacques-Robert Simon*

**3. La gouvernance mondiale**

Donald Bokanovsky, le dirigeant de California, tente de mettre au point un virus activable par des ultrasons dans la plage de fréquences utilisées par les chauves-souris. Simon Bouvard, un épidémiologiste lui fait part des aspects psychologiques devant être tenus en compte lors d’une guerre bactériologique. Simon l’Épidémiologiste était un peu exalté, mais il avait raison, une guerre c’est d’abord une guerre psychologique, les plus exaltés, les plus sûrs de leur bon droit, de leurs valeurs gagnent toujours. Il faut déstabiliser l’ennemi si l’on veut prendre sa place, le transformer en une bête à abattre à tout prix. Donald Bokanovsky était cependant quelque peu perturbé par son entretien avec Simon Bouvard. C’était certes un scientifique connu et reconnu, célèbre même, il aurait pu avoir le prix Nobel s’il avait su parler Anglais, mais il refusait de s’y mettre. Il ne regardait même pas plus les matchs de baseball que de cricket, c’était donc tout le monde anglo-saxon qui le révulsait. Pourtant ‘bullshit’ ce n’est plus tout à fait une connerie, ça devient tendance, ‘trendy’, ça passe, les gens ne cherchent même pas à savoir ce que ça veut dire, ils suivent, ils copient, ils relaient, ils applaudissent, ils suivent, ils le marquent sur leur tee-shirt. Et puis un Prix Nobel sur deux est Américain, faut quand même mettre quelques chances de son côté. Le Prix Nobel, c’était peut-être le pompon qui l’avait fait craquer. Il avait failli avoir une très haute distinction, il y a quelques années. À la réception du fameux télégramme annonçant sa nomination, il avait annoncé à la Presse qu’il avait l’intention de donner l’argent du prix à la Fondation ‘More poor for a better world’ en expliquant que c’était de loin le meilleur moyen de maîtriser les consommations et donc de sauver l’humanité. Pour organiser les masses il fallait dans le même temps conforter la richesse des plus fortunés. Ses déclarations firent scandale bien qu’à peu près tous les gouvernements du monde appliquaient cette recette de bon sens, mais bien entendu ils ne le disaient pas. Simon n’avait aucun sens politique, il disait ce qu’il croyait et il croyait ce qu’il disait ce qui fait qu’il était constamment dans l’embarras.
Évidemment, créer une épidémie de grippe en plusieurs vagues permettait d’engendrer une vague médiatique beaucoup plus immense que si l’infection se répandait à partir d’un foyer ponctuel. Il le sentait bien, mais ce n’était pas au point techniquement, il fallait creuser, il fallait bûcher. De plus, l’action humanitaire envisagée, l’absorption de la Chine par le monde libre, nécessitait des fonds en abondance.

Il décida de rencontrer Dick Pompeo, ‘Supreme Chief of the World’. On avait depuis peu résolu le problème de la gouvernance mondiale. L’assemblée générale de l’ONU ne rassemblait plus grand monde depuis que le piano-bar ‘Chez Ginette’ avait dû être fermé. C’était le dernier endroit sur la côte est où on pouvait rencontrer d’accortes jeunes femmes et d’accorts jeunes hommes qui contenaient moins de 30% de matières plastiques diverses mais principalement des silicones. La chirurgie esthétique avait en effet fait d’énormes progrès outre Atlantique et chacun entrevoyait le moment où les rustines polymères permettraient de reproduire et d’égaler la beauté saisissante des poupées gonflables à intelligence artificielle qui servaient usuellement aux besoins aussi naturels que pressants des délégués. Ceux-ci ne passaient même plus à la télé sur ‘Fuck News’ trop occupée qu’était cette chaîne à programmer les émissions des télé-évangélistes, des néo-évangélistes, des montreurs de grigris, des sorcières, des ventriloques mystiques et autres grands esprits. Bien entendu, l’assemblée générale se réunissait encore, les indemnités de présence étaient suffisantes pour que la majorité des délégués y assistent. Ils réclamaient des gestes forts pour la paix selon une coutume dont ils n’auraient pas pu tracer l’origine. Dans les cas les plus graves, le conseil de sécurité était convoqué : La France attend en général que les engagements soient durablement vérifiés, la Chine s’émeut des violations de toute souveraineté, la Fédération de Russie proteste contre les menaces à peine dissimulées à son égard, le Royaume-Uni demande aux USA ce qu’il doit faire, et les États-Unis d'Amérique envoient tout le monde chier et font ce qu’ils veulent.

Malgré le caractère pleinement démocratique des processus décisionnels de l’ONU, des trublions émettaient quelquefois des réserves qu’ils pouvaient quelquefois présenter en public avant d’être neutralisés. Donald s’était adressé à l’assemblée plénière de l’ONU à l’invitation de son Président Tum Lami Laoujveu pour souligner les carences de l’institution.
«Comment des types qui veulent à la fois adorer ‘La touffe de poils Cher-à-la-fortune’ et planquer leurs mousmées sous une triple couche de linges à rideaux tout en faisant la promotion de tout ce qui à trait à un prose… c’est pas possible, ça nuit au commerce, on peut plus bosser, on perd son temps en formalités. Lâchez nous les pompons, retournez économiser l’essence avec votre 4x4 urbain et faites-nous plus chier». Un groupe d’experts choisis par l’Organisation Mondiale du Commerce (OMC) tenta donc de trouver une solution à ce problème de gouvernance mondiale. On chercha des valeurs communes à toute l’humanité afin de cimenter l’union entre tous les peuples. On essaya Dieu, sans préciser lequel. Les dieux pullulaient : tous prêchaient l’amour du prochain, quelquefois même de la prochaine, il semblait judicieux d’essayer. En interne, entre gens du même monde, les choses se gâtèrent déjà quand certains évoquèrent le massacre de la Saint-Barthélemy. Bien sûr, 1562 c’était pas hier, mais on n’oublie pas les affronts chez les plus avides de sacré. On s’aperçut ensuite que les hindouistes voulaient bien se réincarner mais pas avec les musulmans. Ces derniers, vexés d’être constamment tenus à l’écart, avaient décidé de conquérir l’ensemble de la planète : les minarets seront nos baïonnettes, disaient-ils. On laissa tomber !

Une idéologie conciliatrice permettrait d’obtenir une référence universelle. Le collectivisme néo-libéral avait un certain charme avec son étymologie : de "cum", avec, ensemble et "munus", obligations mutuelles. Les pauvres voulaient bien partager leurs emmerdes avec les autres, les riches voulaient bien être pleins d’amour mais seulement dans les limites de Neuilly-sur-Seine et de quelques très rares autres endroits. Il ne fallait pas qu’une idéologie faite pour que les pauvres restent pauvres, et si ce n’est contents de l’être du moins résignés, soit mise en avant. Ces ébauches de solution furent radicalement écartées, toute théorie ne pouvant pas décrire l’extrême complexité - au sens scientifique du terme c’est à dire un ensemble constitué d’un très grand nombre d’entités en interactions non-linéaires - de la vie économique et sociale.

Une voie révolutionnaire fut finalement trouvée: le plus riche de la planète, selon le Classement Forbes de l’année en cours, deviendrait ‘Supreme Chief of the World’. Des esprits chagrins voulaient préciser qu’il devait être en plus américain, blanc et télé-évangéliste. Une bronca se déclara immédiatement pour protester contre ce déni de démocratie. L’ajout ne fut pas considéré. Par contre, on admit implicitement que les femmes trop sensibles aux émotions, incapables d’exterminer en masse sauf par le babil et le commérage (quoi que ce point soit en cours d’amélioration), peu aptes à pratiquer la torture, incapables de financer des tabassages, des lynchages, des tueries, toutes pratiques indispensables à un grand Homme, les femmes ne devaient pas assumer les plus hautes responsabilités. Dans les dix premiers du classement Forbes, il y avait chaque année six ou sept américains. Un mexicain, un espagnol ; quelquefois un indien ou un chinois complétaient le classement. Dick Pompeo avait accédé au poste de ‘Supreme Chief of the World’ depuis déjà trois ans. Le rencontrer posait problème, il n’était pas complètement inaccessible mais difficile à atteindre. Devenir ‘Supreme Chief’ faisait l’objet d’une concurrence effrénée : combien de fusions-acquisitions suivies de reventes express, combien d’achats avec emprunt de ses propres actions, combien de bananeraies artisanales transformées en parkings, combien de gens modestes devenus miséreux… avaient été faits pour gagner les quelques milliards de dollars qui leur manquaient pour être le premier. Seul un y parvenait disait souvent Melania.

Dick Pompeo dès son accession à la ‘cheffiture’ avait indiqué la ligne qu’il suivrait tenait en quelques mots : « Ce qui est, est ! » Ce qui n’était pas était défendu ! C’est Dick qui avait fait afficher en-dessus de son portrait cette maxime de Boissy d'Anglas lors de la Révolution Française : « Un pays gouverné par les propriétaires est dans l’ordre social. ». Dick ne réunissait aucun conseil, n’organisait aucun séminaire, ne demandait à aucune assemblée de se réunir, par contre il téléphonait sans cesse, il twittait beaucoup. Son mode de désignation minimisait considérablement les risques de corruption au sein des quelques dizaines de personnes qu’il consultait assez régulièrement. L’ordre régnait… *(à suivre)*

*www.facebook.com/profile.php?id=100001446321637*

 « Esquisse »

*Par José Vala*

Viralité du discours

Un virilisme guindé

L'intimation au détour

D'une contre-vérité

Catalepsie du regard

Une âcreté pour décor

Le rictus en traquenard

Du souverain matador

Épidémie sous vide

Intubation des idées

Monologue suicide

D'une guerre mal armée

Un pas de deux infatué

L'esquive sous-entendue

Un rictus férocité

A la santé des reclus

L'homélie abrasive

Le geste manichéen

Une main en dérive

Mutile du plébéien...

Un pas de deux ambigu

L'avidité en miroir

Un obscur malentendu

Aux allures d'aigle noir

Le verbe tentacule

Un grincement doctoral

Le sabre et la férule

Tranchent l'arbre social...

Il se murmure que l'âme

De l'in-animé Pandore

Suceur de sang, pyromane

Brûle les yeux de l'aurore...

La Gauche Cactus est éditée par

l’association « Le cactus Républicain »

**Responsable de la publication**: Jean-Luc Gonneau

**Rédaction en chef** : João Silveirinho

**Éditorialistes**: Sylvain Ethiré, Jacques-Robert Simon, **Conception**: Jean-Christophe Frachet, Jancry **Humeurs** : Mick et Paule, **Grande Reportère**: Florence Bray.

**Adresse et abonnement** : Le Cactus Républicain - *J.L. Gonneau* 31, rue de la Courneuve, Bat.B1 93300 Aubervilliers **Courriel :** redaction@la-gauche-cactus.fr

*Les manuscrits, pédiscrits, buccoscrits, tapuscrits, électroscrits etc. reçus, publiés ou non, ne sont ni rendus ni échangés. On vous aura prévenus.*

Consultez notre site

[www.la-gauche-cactus.org](http://www.la-gauche-cactus.org/SPIP)

Des textes, des idées, tous les numéros de la Banquise et de la Gauche Cactus…et de l’humour en plus !